

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLICATION INC. CO., LIMITED. Bureau: 223 rue de Charbon. Entre Conti et Bienville.

POUR LES PRÉFÉRÉS ANCIENS DE L'ABEILLE, VENTE ET LOCATION, ETC., QUI S'OPÈRENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LE BUREAU.

TEMPERATURE

Du 5 avril 1907. Thermomètre de E. LAUREN, Opticien, Successeur de A. L. OLAND. 632 rue Canal, N. O., Laa. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le coup de Jarnac. La Femme en Proverbes. Le Transport des Forces. L'Intention. La Loi. Le Permissif. La Navigation à Vapeur. Le Nid à Aigle. Cuisine. Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite. L'actualité, etc., etc. Mondanités, Chiffons.

Un Anniversaire.

C'est aujourd'hui l'anniversaire d'une des plus sanglantes batailles de la guerre de Sécession, celle qui se livra dans les plaines de Shiloh, il y a quarante-cinq ans, entre deux armées égales, et au cours de laquelle les traits d'héroïsme furent nombreux. La bataille de Shiloh eut lieu au début pour ainsi dire de la guerre, et dura deux jours. L'armée confédérée fut triomphante le premier jour, bien qu'inférieure en nombre à l'armée fédérale; mais les soldats du Sud se battaient pour un principe et pour la défense de leurs foyers, et c'est avec une belle ardeur, un admirable entrain qu'ils se ruèrent sur l'ennemi. C'est ce jour-là que le général Sidney Johnson, blessé, saigna à blanc; que le général Beauregard, le colonel Queyrouze et quelques autres braves se distinguèrent sur le champ de bataille en entraînant avec eux le régiment de la Louisiane dans plusieurs charges périlleuses. La nuit venue, les Confédérés qui avaient mis en fuite les Fédéraux s'emparèrent de leur camp et y trouvèrent des vivres en abondance. Pour célébrer leur victoire, les vainqueurs mangèrent et burent au point d'en avoir tout leur saoul. Mais l'avenir leur réservait une déception cruelle: le lendemain matin, une armée fédérale nouvelle, commandée par le général Buell, attaqua les Confédérés et les força à se retirer. C'est l'anniversaire de cette bataille, qui eut ses rayons et ses ombres, que l'armée du Tennessee célèbre ce soir par un banquet où seront réunis tous les survivants de la grande levée de boucliers.

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O. No. 59 Commencé le 23 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT PAR PIERRE SALES TROISIÈME PARTIE IX MANTEAUX ET FOURRURES. (Suite) C'était, du reste, par pur amour de leur art qu'ils vou-

L'INCIDENT

Roosevelt-Harriman

L'incident Roosevelt-Harriman soulevé, comme on sait, par la publication d'une lettre de M. Harriman, un "roi de chemins de fer", établissant que le président lui avait demandé de réunir par souscription un fonds de \$250,000 pour permettre au parti républicain de poursuivre avec des chances de succès une campagne électorale, lettre volée et vendue par un employé malhonnête et publiée en dépit des efforts de l'auteur pour la tenir secrète, semblait clos par le démenti formel opposé par le président. M. Harriman avait bien répliqué en maintenant l'authenticité des faits exprimés dans sa lettre, mais tout se réduisait à une question de véridité entre les deux hommes, et chacun restait libre de tirer la conclusion qui lui convenait. M. Loeb, le secrétaire particulier du président Roosevelt, avait même annoncé qu'aucune communication ne serait dorénavant faite à cet égard. L'affaire ne devait cependant pas en rester là, et l'incident prend aujourd'hui une ampleur qui le rend d'intérêt général. Il est annoncé, en effet, de la Main Blanche, que le président Roosevelt a en main des preuves nombreuses d'une conspiration ourdie par Hearst, Harriman et Rockefeller pour combattre sa politique dans le prochain Congrès et la prochaine convention nationale qui choisira le candidat du parti républicain à la présidence. Il est ajouté qu'un fonds de \$5,000,000 a déjà été souscrit par les trois millionnaires susnommés et que, en outre, un montant illimité sera mis à la disposition des meneurs de la campagne par les "pirates de la haute finance". Il paraît aussi, suivant les avis émanant du palais présidentiel, que la conspiration s'étend d'un bout à l'autre de l'Union Américaine et que les conspirateurs sont décidés à ne reculer devant rien, à "sacheter" les journaux, les législateurs et les votes des citoyens pour arriver à leurs fins. Ainsi, le président Roosevelt, qui avait déclaré, au fait déclarer qu'il ne s'occuperait plus de l'incident, y revient et proclame que ce n'est que le premier acte de conspirateurs qui ne visent à rien moins qu'à faire échouer la politique gouvernementale. De là à conclure que M. Roosevelt veut profiter de l'incident pour servir ses ambitions politiques et qu'il songe maintenant très sérieusement à un troisième terme présidentiel il n'y a qu'un pas, et ce pas a été immédiatement franchi dans les cercles politiques de Washington. Suivant quelques-uns des plus habiles politiciens du pays, les paroles et les manœuvres de M. Roosevelt ne seraient que les préliminaires de l'exécution de son plan pour obtenir la nomination par la prochaine convention. Il a bien annoncé le jour de son élection, en 1904, que sous aucun prétexte il ne briguerait jamais plus la candidature présidentielle, mais il l'a fait dans des conditions qui n'existent plus aujourd'hui. Des hommes en qui il a la plus grande confiance lui donnent l'assurance que le peuple le préfère, et il peut arguer que les grandes corporations lui sont hostiles et qu'il ne désire un troisième terme que pour continuer à les combattre.

CHOSSES ET AUTRES

Mais ces chiens de Mme de Guéméné...

Autre curieuse anecdote, extraite des "Mémoires" de la comtesse de Boigne, sur la princesse de Guéméné, gouvernante des Enfants de France: A Versailles, la maison de la princesse de Guéméné était la plus fréquentée par mes parents. Elle les comblait de bontés, mon père avait quelque alliance de famille avec elle. C'était une très singulière personne; elle avait beaucoup d'esprit, mais elle l'employait à se plonger dans les folies des illuminés. Elle était toujours entourée d'une multitude de chiens, auxquels elle rendait une espèce de culte, et prétendait être en communication, par eux, avec les esprits intermédiaires. Au milieu d'une conversation où elle était remarquable par son esprit et son jugement, elle s'arrêtait tout à coup et tombait dans l'extase. Elle racontait quelquefois à ses intimes ce qu'elle y avait appris et était offensée de recueillir des marques d'incrédulité. Un jour ma mère la trouva dans son bain, la figure couverte de larmes. — Vous êtes souffrante, ma princesse? — Non, mon enfant, je suis triste et horriblement fatiguée; je me suis battue toute la nuit... pour ce malheureux enfant (en montrant M. le Dauphin.) Mais je n'ai pu vaincre, ils l'ont emporté; il ne restera rien pour lui, et quel sort, hélas! pour celui des autres! Ma mère, accoutumée aux aberrations de la princesse, fit peu d'attention à ces paroles. Depuis, elle s'en est souvenue et me les a racontées. Nul n'ignore, en effet, à quel point les larmes de Mme de Guéméné étaient prophétiques, combien fut brève la vie du premier Dauphin, et triste le sort des deux autres enfants de France. La première née, Madame Royale, comme présentant déjà son destin, était un bébé si grave, qu'on l'avait surnommée "Monsieune la Sérieuse". "Ils" l'avaient emporté, quelles que fussent ces mystérieuses puissances malveillantes contre lesquelles la noble dame, assistée de ses chiens-médiums, s'était "battue toute la nuit". L'occultisme, la magie travaillaient dans l'ombre avec la Franc-Maçonnerie internationale, pour la destruction des lys. On se rappelle, entr'autres, la curieuse anecdote rapportée par Mme Campan, à propos de la naissance de Madame: "Peu de jours après qu'elle fut relevée de couches, le curé de la Madeleine de la Cité à Paris, écrivit à M. Campan pour lui demander un rendez-vous secret; c'était pour le prier de remettre à la Reine une petite boîte contenant son anneau nuptial, avec cet édit, de la main du curé: "J'ai reçu sous le sceau de la confession l'anneau que je remettra à Votre Majesté, avec l'aveu qu'il lui a été dérobé, en 1771, dans l'intention de servir à des maléfices pour l'empêcher d'avoir des enfants". "La Reine, en retrouvant son anneau, dit qu'en effet, elle l'avait perdu en se lavant les mains, il y avait environ sept ans, et qu'elle s'interdisait de chercher à découvrir la superstitieuse qui lui avait fait pareille méchanceté".

PROPOS D'UN PARISIEN.

Il est évident, et on doit s'en féliciter, que l'art si intéressant de détruire ses semblables fait tous les jours de sensibles progrès. Ainsi rien n'est plus ingénieux que la dernière création, celle des petits bateaux qui vont sur l'eau et sont susceptibles de détruire en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire un gros cuirassé coûtant 40 millions, avec les huit cents hommes d'équipage embarqués à son bord. Mais, toute médaille ayant son revers, jusqu'ici les petits bateaux, qui n'ont encore rien détruit, ont montré qu'ils connaissent au fond avec une déplorable facilité. Et on a inventé des poudres nouvelles, terribles en théorie, comme les petits bateaux. Seulement leur puissance destructive est aussi redoutable pour ceux qui les emploient que pour ceux contre lesquels elles doivent être employées. Il y a encore le chapitre des torpilles s'entre-choquant, qu'il faut ramener au port fortement avariées. Quant aux gros bateaux, les noms de "Jean-Bart", "Sully", "Vienne", rappellent l'attention sur la série à la noire que nous venons de traverser. De sorte que la marine moderne apparaît comme quelque chose qui est extrêmement scientifique, mais bien plus dangereuse encore que scientifique. Et l'on plaint les pauvres gens de nos côtes embarqués sur des machines où, en pleine paix, ils ne sont sûrs ni du lendemain, ni de l'heure présente. Mourir pour la patrie est très beau, mais mourir victime des combinaisons des inventeurs l'est beaucoup moins. Ah! le temps n'est plus où le matelot saluait joyeusement son "beau navire aux trois mâts pavés". La vie y était plus douce, sans compter qu'on se massacrait tout aussi bien qu'aujourd'hui. On y mettait un peu plus de temps, voilà tout.—H. HARDY.

Pie X et François-Joseph.

Le Vaterland, de Vienne, annonce que le Pape a exprimé à l'empereur François-Joseph, sa reconnaissance, à propos de la restitution récente des archives de l'ancienne nonciature papale.

L'Empereur a répondu qu'il était heureux d'avoir pu rendre au Saint-Siège un service qui causait au Pape une si vive satisfaction.

Le Saint-Père a fait remettre, à cette occasion, au ministre des affaires étrangères, baron d'Aehrenthal, ainsi qu'à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, comte de Khevenhüller, la grand'croix de l'Ordre de Pie IX. Les conseillers d'ambassade Nemes et Palfy ont également reçu la croix de grand-officier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Le Pape a, en outre, fait remettre au baron d'Aehrenthal sa photographie accompagnée de sa signature autographe.

THEATRES.

ORPHEUM.

Chaque nouvelle exécution du programme de vaudeville qu'offre l'Orpheum est un succès complet pour ce théâtre. Tous les numéros sont bruyamment applaudis. Ils sont d'ailleurs de tout premier ordre et exécutés par des artistes hors de pair.

TULANE.

La comédie musicale que jouent d'excellents artistes au Tulane, "The Gingerbread Man", fait de très bonnes salles. Cette pièce est donnée aujourd'hui en matinée à prix populaires. L'opéra comique que jouera à partir de dimanche soir la troupe de Jefferson de Anglin, "The Girl and the Governor", est appelée à un grand succès.

ORPHEUM.

Le célèbre drame qui a pour titre "The Old Homestead" sera joué deux fois aujourd'hui au Crescent, la matinée étant donnée à prix populaires, et demain soir "When Knighthood was in Flower", une pièce tout aussi fameuse, le remplacent. C'est une autre semaine de succès qui va s'ouvrir pour ce théâtre.

LYRIC.

Pour la dernière semaine de sa saison au Lyric la troupe Brown-Baker n'aura joué que devant des salles comblées. Elle interprète avec infiniment de brio et d'entrain, du reste, le grand et populaire drame qui a pour titre "Monte Cristo".

Départ de la reine d'Angleterre pour la France.

Londres, 5 avril.—La reine Alexandra d'Angleterre, l'impératrice douairière de Russie et la princesse Victoria, ont quitté Londres ce matin pour le Continent. La reine se séparera de sa sœur à Calais et se rendra directement à Toulon avec la princesse Victoria. L'impératrice douairière ira à Biarritz. Des précautions extraordinaires ont été prises par la police anglaise pour assurer la personne de l'impératrice douairière contre toute tentative criminelle des terroristes russes. Ce matin au départ du train personne n'était admis sur les quais de la gare sans une autorisation écrite. La voie ferrée, de Londres à Douvres, était surveillée par de nombreuses patrouilles d'agents en civil. Pendant tout le séjour de l'impératrice en Angleterre la police a tenu sous une étroite surveillan-

Mangez Davantage

du plus nourrissant des aliments composés de farine --- Uneda Biscuit --- le seul biscuit soda parfait. Vous pouvez alors

Gagner Davantage

parce qu'un corps bien nourri est mieux en état de produire. De cette manière il vous sera aussi possible de pouvoir

Economiser Davantage

parce que pour la valeur reçue il n'y a pas de nourriture aussi économique que Uneda Biscuit

5c Dans un paquet à l'épreuve de la poussière et de l'humidité. NATIONAL BISCUIT COMPANY

Le Dr G. Guiteras est appelé à prendre la direction de l'Hôpital de Marine de Mobile.

Mobile, Ala., 5 avril.—Le Dr G. Guiteras qui jusqu'ici dirigeait l'Hôpital de Marine de Chicago vient d'être appelé par le gouvernement à la direction de l'Hôpital de la Marine de Mobile en remplacement du Dr Edward Francis, qui est nommé chef de la station de quarantaine de Fort Morgan.

Edition Hebdomadaire de l' "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

BULLETIN FLUVIAL

Nouvelle-Orléans 5 avril 1907. Journal par le Bureau Météorologique de la Nouvelle-Orléans, Département de l'Académie des Sciences, des Arts, des Lettres et des Beaux-Arts.

Table with columns: Station, Hauteur barométrique à 10 mètres, Hauteur barométrique au niveau de la mer, Direction et force du vent, Direction et force du courant, Direction et force du flot, Direction et force du jusant.

ce les nombreux révolutionnaires russes réfugiés à Londres.

L'entrevue de Carthagène. Madrid, 5 avril.—De grandes précautions sont prises par la compagnie de chemin de fer Saragossaise et Alicante pour garder la voie sur laquelle circulera le train spécial qui doit transporter le roi Alphonse et sa mère la reine Maria Christina, à Carthagène où il doit rencontrer le roi Edouard et la reine Alexandra d'Angleterre. Le train lui-même sera gardé par des employés de choix qui interdiront à quiconque l'approche du wagon royal.

La situation à Cuba.

New York, 5 avril.—Suivant une dépêche de la Havane envoyée au "Sun", les puissances étrangères exerceraient tout tard une pression sur le gouvernement américain au sujet de la situation à Cuba. On prétend que le ministre de France à La Havane a informé son gouvernement qu'il ne pourrait y avoir aucune certitude de protection pour les propriétaires étrangers si la république est établie et que des cubains sont placés à sa tête. "On sait d'autre part, poursuit la dépêche que certains intérêts britanniques jouissant d'une influence puissante ont demandé au Foreign Office de Londres de requérir du gouvernement américain l'autorisation d'envoyer des navires de guerre anglais dans les eaux cubaines lorsque les troupes américaines évacueront l'île. "Les fonctionnaires américains à La Havane ne croient cependant pas que l'Angleterre fera droit à cette requête qui la placerait dans une position embarrassante, car selon toutes probabilités le gouvernement des Etats-Unis s'occuperait qu'il est capable de s'occuper de ses propres affaires et qu'étant responsable de la conduite des Cubains il se chargera de préserver l'ordre et de protéger les propriétés, dans l'avenir comme par le présent. "Cependant ces deux exemples suffisent à démontrer le sentiment d'inquiétude qui règne dans certains milieux à La Havane."

La femme lui reprocha d'un regard furieux, et elle, au contraire, toute souriante, même au bout du fil, s'exclamait qu'elle serait tout heureuse si M. Dulaurier voulait bien accompagner ces dames pour l'essai qu'elle définit.

Madame et mademoiselle Dulaurier étaient tellement habituées à ce que le chef de la famille assistât à ces essayages défilants qu'elles ne s'étonnaient pas plus pour cela que pour les autres. Il était, du reste, de bon conseil; et on le traitait toujours avec une déférence spéciale dans les maisons féminines.

Mademoiselle Dulaurier avait bien remarqué, parfois, qu'il observait tout autant les jolies personnes employées dans ces maisons que les manteaux ou les robes qu'elles essayaient devant le client; mais Mme Dulaurier, en bonne grosse bourgeoise, remarquait simplement que, grâce à l'influence de son mari, elle obtenait souvent, et des rabais, et même des rectifications, qu'elle n'aurait jamais osé demander quand on lui avait déclaré "que c'était tout à fait bien!"

O'était, cette fois, presque très bien, en réalité; car madame Knerwald avait promis une gratification à son coquet et à son essayeuse, si la commande était absolument réussie.

laient bien continuer de fabriquer et vendre à leurs contemporaines jaquettes, manteaux de voyage, manteaux du soir, et l'hiver prochain, tout un merveilleux assortiment de fourrures, pour lequel leurs voyageurs sillonnaient le nord de l'Amérique, de la Sibérie et le centre de l'Asie.

"Ils avaient, en effet, amassé une fortune considérable dans les établissements qu'ils possédaient en plusieurs villes d'Amérique et d'Asie; et beaucoup à leur place auraient tranquillement vécu de leurs rentes, dans ce Paris où il est si délicieusement bon de jouir de sa fortune!

"Mais il y avait en eux une telle activité, un amour si inné des affaires, un tel désir de faire profiter leurs semblables de leur savoir, de leur expérience, qu'à près avoir liquidé tous leurs établissements, ils créaient cette maison parisienne—comme une sorte de délassement, presque leur retraite."

Ces choses s'imprimèrent très sérieusement. Et la décoration des salons de la place Vendôme n'était pas terminée que des demandes de renseignements sur leurs prix, sur leurs modèles, parvenaient à monsieur et madame Knerwald. Cela devint même si pressant, qu'à la veille du Grand-Prix, ils consentirent à admettre la clientèle dans leurs rayons de manteaux d'été.

Peut-être la clientèle qui se pressa ainsi chez madame Kner-

wald n'était-elle pas de première qualité, au point de vue pécuniaire surtout; et la plupart des manteaux furent livrés à des dames qui, à ce moment, se trouvaient plutôt en délicatesse avec leurs fournisseurs habituels, lesquels avaient le mauvais goût de réclamer le paiement de leurs factures.

Madame Knerwald, elle, ne pouvait exiger le paiement de quelques commandes d'essai, livrées à la veille des raids d'automobiles, du tourisme des grands circuits, où l'on voit tout autant de sportswomen que de sportsmen.... Cela se réglait avec les commandes de l'hiver.

Et très vite sa maison fut achalandée.

On entendit bien quelques légères querelles entre elle et son mari qui, homme d'ordre, souffrait presque de ce que l'on eût commencé de travailler sans être réellement prêt, sans avoir tout son personnel sous la main, tout ses ateliers, toutes ses fournitures.... Cela lui donnait beaucoup de mal, affirmait-il; et il criait à sa femme

—Que n'aime pas à travailler comme ça!

Car ils avaient tous les deux l'accent tudesque le plus prononcé.

Sa femme, au contraire, s'émervillait de voir les commandes affluer chez eux et s'écriait, elle, que "Paris était une ponde vilaine.... que c'était un plaisir l'a-

billier tant de chollies femmes!"

Elles le trouvaient toutes jolies et le leur disait du ton le plus convaincu. Et quand l'une d'elles ébauchait une phrase au sujet du paiement, il fallait voir de quel geste charmant, dégragé, elle écartait cette question.... Il y eut même deux ou trois actrices, mannequins habituels des grands couturiers, à qui elle laissa entendre qu'elles étaient si "chollies" et qu'elles faisaient si "bien" valoir ses modèles, qu'on aurait en envie de les habiller pour rien.

Son mari grogna aussi un peu, à ce propos, trouvant que "pour rien" c'était vraiment bien peu de chose... et que sa femme aurait dû se contenter, quand elle voyait une réclame dans la livraison d'un de ces beaux manteaux à l'une de ces dames, de lui faire "des prix toux, des prix très toux".

Sa femme haussait les épaules. Qu'il occupât, lui, d'avoir de bonnes fournitures, de surveiller la manutention; et elle se chargeait, elle, d'attirer, place Vendôme, une clientèle à faire crever de jalousie.... elle était magnifique elle disait: "graver de chalonnie!"... "ces maisons de la rue de la Paix et de la rue de Rivoli, dont on leur assurait qu'elles travaillaient hors d'Europe! Comme ça n'avaient pas eu, de prouver, tout de suite, qu'elles pouvaient rivaliser par le goût

ou le chic avec ces vieilles réputations!"

On ne voyait pas du reste que de cette clientèle légère dans les salons de la place Vendôme; il n'y a pas que des demi-mondaines qui ont besoin de reconvoier à crédit leur arsenal de séduction; et bientôt on pouvait écrire, sur les livres de la maison Knerwald, des titres de comtesses, de baronnes, de duchesses... même de princesses de passage.

Quoi de surprenant, alors, à ce que mademoiselle Dulaurier, qui entendait ne se laisser battre par personne en fait de toilette, vint chercher son manteau et sa nouvelle pèlerine de voyage dans cette nouvelle maison!

—Ta vois.... ta vois cria triomphalement, ce jour-là, madame Knerwald à son mari: c'est de la bonne paye.... ça.... ça vient.... ça vient!.... c'est du bon argent, ça!

M. Knerwald dut s'incliner, ce nom de Dulaurier lui étant connu comme membre du conseil d'administration d'une banque où il escomptait déjà du papier car on a beau être riche et ne créer une maison de commerce que pour se délasser, cela exige de tels capitaux liquides, un tel fonds de roulement, qu'il faut bien recourir aux banques lorsqu'on ne veut pas déplacer ses valeurs.

Aussi Mlle Dulaurier fut-elle exceptionnellement traitée par Mme Knerwald, qui lui fit des

prix presque aussi doux qu'à une actrice, à tel point que madame Dulaurier mère se décida, elle aussi, à commander un manteau.

Toutefois, au moment où les commandes allaient être livrées, il y eut une communication téléphonique de M. Dulaurier, demandant quel escompte lui serait fait, s'il réglait la facture au comptant.

M. Knerwald faillit répondre que la moindre diminution de prix était impossible, devant les conditions que sa femme avait déjà établies; mais Mme Knerwald décida tout de suite que, pour avoir définitivement la clientèle de Mme et Mlle Dulaurier, elle consentirait à un escompte de 20,0.

M. Dulaurier, au bout de son fil, faillit s'emporter; car il avait partout, affirmait-il, des 15 et 20,0,0 d'escompte lorsqu'il réglait à la livraison....

Mme Knerwald répondit qu'une telle différence ne serait pas raisonnable et que, lorsque M. Dulaurier aurait vu par lui-même quelle marchandise avait été fournie et avec quel soin les manteaux avaient été achevés, il se contenterait certainement d'un escompte de 5,0,0, qui était vraiment la dernière limite de ce qu'elle pouvait lui accorder.

—Eh bien, conclut M. Dulaurier, j'ai vu les manteaux chez vous avant qu'on les livre. A ce moment, il y eut un léger frisson chez M. Knerwald, qui lui fit des

prix presque aussi doux qu'à une actrice, à tel point que madame Dulaurier mère se décida, elle aussi, à commander un manteau.

Toutefois, au moment où les commandes allaient être livrées, il y eut une communication téléphonique de M. Dulaurier, demandant quel escompte lui serait fait, s'il réglait la facture au comptant.

M. Knerwald faillit répondre que la moindre diminution de prix était impossible, devant les conditions que sa femme avait déjà établies; mais Mme Knerwald décida tout de suite que, pour avoir définitivement la clientèle de Mme et Mlle Dulaurier, elle consentirait à un escompte de 20,0.

M. Dulaurier, au bout de son fil, faillit s'emporter; car il avait partout, affirmait-il, des 15 et 20,0,0 d'escompte lorsqu'il réglait à la livraison....

Mme Knerwald répondit qu'une telle différence ne serait pas raisonnable et que, lorsque M. Dulaurier aurait vu par lui-même quelle marchandise avait été fournie et avec quel soin les manteaux avaient été achevés, il se contenterait certainement d'un escompte de 5,0,0, qui était vraiment la dernière limite de ce qu'elle pouvait lui accorder.

—Eh bien, conclut M. Dulaurier, j'ai vu les manteaux chez vous avant qu'on les livre. A ce moment, il y eut un léger frisson chez M. Knerwald, qui lui fit des